

# Être parlé



Narcissus - J.W. Waterhouse

## **Table des chapitres**

Rien ne vient, ne sort, ne tient, tout est mort .....	3
Déchire les lices, finie la fête du loyal combat. ....	6
Étonnante résurgence de nos gloires, en terre, passées....	9

18-02-2006

## **Rien ne vient, ne sort, ne tient, tout est mort**

Rien ne vient, ne sort, ne tient, tout est mort. Au delà du temps passé, du souci conscient de la guerre véritable ensemencée par les amants de la lutte, que voit-on venir ? L'horizon se déchausse, penche à droite à gauche, n'a plus rien à montrer, essaie juste de pas se péter la gueule sur le trottoir. Développement des grandes ailes à plumes, poussières toussantes, échos de salles sombres à grands volatiles en sommeil sorcier. Sinuation de vapeurs d'encens lourd, à grain violet, posé dans les coupes en conques de céramique. Rejet du sacré, on préfère le sucré. Plus de mystère, on est grands maintenant, vive la vue qui troue l'avenir et chevauchement de la chimère, coups de triques, en attaque tueuse, nous vaincrons la bête et loin partira, aspirée par l'espace noir sans air, en ellipse infinie, en chute horizontale, toute sa vie et même après, tas de déchets perdu, errant, vagabond des étoiles. Dans la capsule blindée pressurisée ne resteront que navigants ingénieurs, en mission de transport, connus de port en port, fatigués de part en part, débraillés, vivants, suants, malades en chambre jamais lavés, corps incarcérés, nourris de liquides nourriciers, coincés, sondés, brisant d'un geste défoulé les parois câblées des coquilles de survie. Pénurie de pièces détachées, rafistolages, passage en mode manuel, libre terreur d'exister, retour des vapeurs de navires, surchauffe en chambre de chauffe, sueur lueur des dos ondoyants, puissants, bosselés, noués en effort d'avarie. Il faudrait faire un bond, trouver le saut, le circuit-court et ainsi se rétablir dans les calculs initiaux. Revenir dans le programme, cesser les prouesses et matraquer les lignes de secondes à coups de procédures contrôlées. Il est dangereux de jouer avec les paradoxe révélés autrefois par les laboratoires de la science thermique et

quantique. Jamais n'ont cessé de chercher, de trouver, de chercher, chercher, trouver, chercher, trouver. Propulsés, éloignés en calcul de recalcul. Sans âme qui vive, encryptés de données ou terrassés devant la simple craie d'un tableau d'équation. Les aubes logiques les voient renaître en sphinx automatiques, plus forts et sereins, augmentés des résidus de l'échec, des hypothèses brisées, ramassées, mangées. Les gros cargos lourdauds en trajectoires de transport nous puent de liquides tactiles, grincent de plaques blindées, brocantes ambulantes, vieux chars lourds sortis tard, trop tard des chaînes. Ce trafic laborieux les interfère nullement. Mille avals et amonts les occupent. Armées de lanciers parallèles qui s'élancent et se distancent. Où finiront-ils, personne peut le dire, pas le temps de réfléchir dans le fracas des vagues d'attaque nées du néant des cerveaux pensants. Sybarites numériques en précurSION dépassée par elle-même. Naissance des conséquences avant l'arrivée des causes. Course en déséquilibre jamais chuté. Secret de l'éternel devenir ? Où oeuvrent-ils ? Romanesque et brumeux, j'imagine les voir dans un lieu perdu, terminé, dans une Venise de jungle, asséchée, envahie, livrée aux bandes péri-urbaines issues des métropoles à douleurs. Voyons un clichéique palais de doge aux sourdes fenêtres occultes. Mais une lueur de vert bleuté part en échappée par le fil discret d'un rideau lourd mal tiré. Ils sont là. Jamais ne te feront signe. Ils préparent et sont emportés. En production de nouvelles données. Jeu compliqué, hermétisme pur et gazeux. Passe ton chemin, oublie tes soupçons, poursuis la route menue qui t'est tracée. Baguenaude, si tu le veux. L'obligé chemin te colle aux basques. Les horizons d'autour te semblent bien morts, sacrement inertes, couchés en agonie. Cours ce chemin d'étroitesse décidée, réjouis-toi, si tu le veux, de trouver des cailloux colorés, formes tièdes, caramels, précieuses pierres à peau de caresse. Joie de la pulpe des doigts, glissements pour la paume lisse tendue, richesse de ta poche où ça rocaille et frotte en discrets cliquetis. Aurais-tu le souhait d'augmenter cette collection ce petit ramassis, ce signe de ton humanité ? En faire ta sépulture, un jour, te plairait bien.

Les poches brinqueballent et la rude étoffe de ton manteau de pèlerin exhibe sa trame travaillée. Un bâton d'appui n'est pas nécessaire. Il gêne, même, ta route. Le merveilleux panoramique de ton regard qui a faim, qui volontiers veut voir, donne la vie aux mortes choses autour. Vivent le temps de ton passage, pour s'éteindre ensuite. Rochers lippus, troncs souriants, corolles dansantes de fleurs de joie. Jabots touffus d'oiseaux-boules qui pépient. Rondes joues de lapins. Piquetis de croches musicales en bannières de pluie. Ils chantent pour toi. Faudra-t-il te méfier ? Les images faciles te déroulent du tendre, t'assassinent de refuges pour enfants. Hausse-toi et aperçois en bordure de bande animée, les rayons de blanc lumineux qui cherchent le fond de tes yeux pour là, y hurler.

## Déchire les lices, finie la fête du loyal combat

Déchire les lices, finie la fête du loyal combat, brise les lances, détruit par le feu les oriflammes, brise en morceaux les écus, écrase les heaumes sous des coups de pierres sauvages, fais venir le chaud, le doré, le blond, le frissonnement sous vent, la grande élaborée forêt des mulots, milles épis répétés en miroirs... mille. De ce territoire nouveau pourra venir la cité aux toits plats, étagelement limité de longues salles nues allongées, où sur les motifs carrelés, tapis et coussins seront l'invite à prendre parole, donner accueil pour la narration... histoires. Il faudra fumer du thé boire, se tremper dans les gymnases, à l'ombre guépard des cathédrales platanes, ensemble travailler et bons nos outils caresser. Aux confins de ce territoire sera la ligne où s'arrêteront les blés. Ça sera notre frontière, la limite décidée, la suite du monde, vue seulement du haut de nos tours... observer. J'ai gravi déjà les échelons qui emmènent au plus haut vers les cheminées de briques rouges cuites par nos fours aimés. La plaine qui prend l'œil n'est que désert gris rocaille acérée, plantes sporadiques, buissons d'épines, cactus crantés, légères tendresses de pauvre vert coincées dans les chocs de rochers fracassés. La ligne à l'horizon, c'est le signe bleu qui nous appelle, barre, muraille, du camp des autres. Pli de terre allongée qui n'en finit pas, se dessine sans arrêt, colonne d'un long dos plat, courbe lentement. S'y frotter, danger ! Dorsale épineuse dorsale acharnée à t'arracher la chair des mains... pas d'agrippage de la bête en extase de muscles profonds silencieux. La vigueur tendue de l'animal géologique exige un savoir sans défaut, totale tradition des connaissances guerrières des hauts-châteaux, la raideur des cuirs inhumains aux dents serrées, altération des nuques altières en dédain bloqué. Ne va pas là, là-bas.

C'est une contrée noire de lave froide, assombrie de balles de plomb en pluies montées vers l'ennemi vivant. Les sauterelles mortelles sifflent vite, attaquent tes intentions, te hachent de mitraille. Ne cherche pas la méchanceté de ce nid corrompu. Assois ton gras en familles répandues. Au delà de la barre bleu grisé, les hommes ignorent la culture du sol, jamais ne fouleront de leur poids les sillons d'un champ généreux. Pas question de chalouper ras du sol, chicaner la bectance grappillée. Griffes et préhension les font manger de chair juste juteuse, soirs et nuits, sans rires ni excès. Paradant sans penser, en légitime devoir, en force froide et simple. Harponneront les moulins, découpage de silhouettes contrejour de crête de colline. Et rebondiront les moulins cascades en pierres commotionnées. Les Sancho égorgent et les Quichotte passent, glacés, durs anguleux, destructeurs économes efficaces, ignorant le panache et la gloire pour les siècles des siècles. Jeunes filles par eux souillées de force... rires discrets. Et l'enfant est tu d'un coup de botte. Rougeoient leurs yeux quand la joie longue montante leur donne jouissances, extases figées, consumées de châteaux à châteaux en étapes de chemins. D'un crachat métal brûlant, ils dévastent les clairs blés de nos champs frontaliers. Noircir la vie, écraser par les sabots de leurs chevaux osseux tenaces, les charbons tièdes, scarabées carapaces de noir bleuté, brûlent notre joie, craquent notre corps... Nos ossements calcinés décortiqués, oppression pénible impuissante. Nous marchent dessus. Ils ont le dessus. Ils sont le dessus. Sommes allongés, en demande affective. Ils passent et nous marchent dessus par leurs chevaux. Nous sommes la terre, nous sommes jetés. Laborieux ingénieux, sensibles aux arts. Victimes nécessaires. Tannés par les hordes, gâchés, piétinés, impatientes de construire à nouveau. Sommes-nous le sel de la terre ? Semence dormante jamais dominée, virus en veille, engorgeante montée qui pâme la terre et son air. Sève à venir dans les nœuds vésiculeux, toile réticule, racines d'audace, notre joie de ganglions armés qui poussent, poussent vers le haut, feront péter des nuages de pollen. Ils auront beau mouliner des épées,

haches, fléaux, fouets, la semence échappera dans les courants de vent, frissonnants serpents interminables, bouffées d'écailles picotantes qui s'amuse au passage.

Au pied de la tour où je spécule ces combats, une machine agricole empioche la craquèle des eaux retirées. La croûte lait gris saute en plaques fragiles. Les lames se souillent. Onctueux chocolat brun aux étirements de miel paresseux. J'ai le pigment suave de cette boue sur la langue. Mon sol en sa plus délicate apparence, sirop coulant phréatique, séraphique, lampée de joules crémeuses où les vives plantes viendront sucer leur jus. Le ducteur du tire-charrue de tôle rouge peste contre l'éclaboussante vigueur de notre sol nourrissant. Cet humus, pâteux pétrole qui jouit trop fort de la chaleur de nos peaux. Nous mange le derme, en orgie de bulles rongeantes, jeunesse de vivre. L'excellente qualité nutritive du sol de ce lieu, a contraint le cultivateur laboureur à calmer durement le joyeux nutella. Il s'y emploie au moyen d'une lame de râteau à cinq dents, vissée au nez de son véhicule, par lesquelles dents fusent en zigzags les fines racines arborescentes, l'énergie bleu-gaz qui assomme la crème trop piaffante du dessert montant. Vite ça se calme et le piochage de la croûte craquelée recommence. Demain matin, les premiers rampements de feuillages fruitiers bourgeonneront de la collante masse lisse et brun châtaigne, quoique par endroits d'une teinte plus opaque et dense, pareille au chocolat noir versé en langue unique du bec de la casserole chauffée. Humus riche de la terre, *oleum* de pierre, sacrée pourriture, confiserie suintée, essence confiture des alambics souterrains. Dessous, là-dessous, c'est la vie.

# Étonnante résurgence de nos gloires, en terre, passées

Étonnante résurgence de nos gloires, en terre, passées. Minimal cadavre qui se sent mal et veut revenir marcher sur les pas vivants. Un sous-sol en demande urgente, d'amour. Ça demande à venir. Envie de naître, de danser la gigue à mes côtés, joyeux compagnons d'avancée, en grelots, couleurs et scoubidous. Vont m'égayer. Bondir joyeux, voleter, tournicotis—cotas et centaines acrobaties excentriques. Fontaines en l'air de saltos répétés, pyramides physiques en maillots et moustaches, batelage grigou de vieilles peaux tannées, odeur du pétrole en feu craché... les chaînes ! qui mordent la molle chair des hercules en défi tatoué. Ma troupe ! Ecoutez-moi. Escortez-moi sur la piste de poussière claire, je veux avoir moins peur au moment d'attaquer les défilés parallèles de rochers gratte-ciels, tombes à embuscades, lieux anciens de batailles perdues, diligences bourgeoises dérobées, armées grecques en armures lisses de soleil. Agonie solitaire embusquée, sur la terre qui te boit, ça tape dans les tempes. Respect pour ta communion dernière, on t'a laissé, seul, ici, entamer connaissance avec ta vie nouvelle, saluer le décor qui part, qui part. T'endormir dans le rouge des paupières. C'est du western ancien que je retrouve là. Du noir et blanc où les joues la langue ont soif, où le vent du désert brûlé bourre ses pigments dans tes chapeaux, gilets. Poudreuse blanche poussière des rues où chutent les blessés, éclat des canons colts à barillets six coups, lignes d'aciers patinées par l'usage de la paume, du fourreau, du voyage... maisons de planches brûlantes, cabines de plage d'une mer évaporée, c'est le village western des duels des héros. Villes mortes, fantômes, solitude ventée des vieilles planches effondrées, seules dans une vallée morte. Y a que la porte en rouillure noire du carré de

cimetière qui indique ici le désir d'avoir voulu fonder une vie ensemble, longtemps, heureux. Autour, toujours les murailles chauffées de rocs blessants, barrière empêchant d'être livré, vivant, aux colères sans âmes du territoire par delà. Soif du désert traversé, en gris et noirs et blancs, aventure éprouvée, coincée, présentée vraie, locale vérité, lumière en mouvement sur l'écran, fenêtre bombée, grise d'habitude aveugle, meuble téléviseur dans salons à tableaux, tapis et théières. Vérité jouée dans la magie de l'outil, tentative, la première, pour apaiser l'ennui, ouvrir les yeux, doper les yeux, en pas revenir de joie d'une vie en paix, savoir enfin, posséder le bonheur de chérir et caresser la vie à soi. Le monde est mon salon... Chevaux sans odeur et tendre chair des blanches désirées. Un pays sans frontières et sans villes avec pour seule roulée couverture celle en croupe de cheval. Pays des rencontres et des retrouvailles des années après. Un nom ne s'oublie pas, rien ne s'oublie, c'est le combat, la vie coûte cher, faut surveiller de près les cachettes cachées du scénario, scruter les buissons de colline, les portes battantes, les petits points sombres en bout d'horizon. Dans la nuit fausse, il est bon de songer, adossé à la roue d'un chariot, bon d'explorer ce ciel plat et de s'y voir en affiche, en dessin de couleur imprimée, sous le naïf titre relief, sous la promesse marquée d'une vie d'une heure trente.

Faut remettre le chapeau, y aller, se coincer sur le cheval et naviguer à hauteur de ceinture, vers le décor de vraies maisons où ne sifflent pas les serpents au sol planqués par les câbleurs. Y a de la bière au frigo dans les camions, les caravanes, vertu sympathique entre amis, au travail dans les chaises, la toile californienne, belle toile bonne et neuve, le rêve de la planète, habituel cinéma des studios universels, en série, tout vient des hangars blancs et plats, pustulés de climatiseurs, aux allées quadrillées de gorilles de figuration en tchatche tranquille, avec soldats galactiques en armures plastiques. Petit passage de décor dans la conversation - chameau véritable, géant rocher léger, morceau de jungle à roulettes - et voilà, ça y est, la rock binaire à shalalas peut jumper des grillages crème serrés des

radios de tableaux de bord. Y a de la carène acidulée en ouverture de route filante, des miles de plat avant le burger et la machine à glaçons. Bouquet de palmiers forcés de pousser font forêt avec les mats d'enseignes commerciales. Bouquet de produits et services offert à nous, l'oasis chloré, dallé, bourdonnant de sous-sols moteurs sans nature. Peut-on mourir dans le désert sillonné ? Hors la route, hors du toit à air froidi, tu sens ton chaud qui évapore. Te voilà soulevé en nuage par la brûlure du sol, shooté de vibratos serrés. Néglige désormais les dangers de la vie. Inspire la brûlance désertique et plane en patrouille sérieuse, inspecte la plaine et repose-toi, ému, au creux plat du milieu de ton territoire, où la mousse de sel dur, à toi te dit comment l'eau déchue, ici régnait en souffles marins. Plus loin, les daims de forêt fuient ton pas prudent, d'amitié ne veulent pas, comme plantes, immobiles, camouflés de taches vertes et coulées de soleil, appartiennent où tu seras jamais, à ce visible monde vu par seules entre-branches, à ce monde qui s'éloigne, déchanté et retombe quand tu approches. Une délicatesse mouvante, inquiète, une autre vie d'une autre terre qui emmystère les toises boisées. Trop pensant, trop intentionné, tu n'en sauras jamais que des lieux désertés... ou des corps cadavres de chasse. Et puis tu te sais débordé d'un trop plein nerveux, imagé, fonctionné. Folle banderole déroulée à cheval sans arrêt.